

KRISTOPHER
JANSMA

La robe des léopards

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

**Jacqueline
Chambon**

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Le narrateur de ce premier roman n'est décidément pas fiable. Il s'appelle tour à tour Walter, Timothy, Outis, mais personne ne connaît son vrai nom. Il se dit écrivain, mais a perdu tous les textes qu'il a écrits. Il enseigne le journalisme, mais n'a jamais mis le pied dans une salle de rédaction. Et pourtant c'est à lui qu'un éditeur commande la biographie d'un grand écrivain qu'il a bien connu quelques années plus tôt. Lui, qui repeint sans cesse la réalité aux couleurs trompeuses de l'imaginaire, lui, le menteur maladif, l'imposteur magnifique, le voilà, pour la première fois, sommé d'écrire la vérité.

Pour retrouver celui qui fut son meilleur ami, en même temps que son plus grand rival en littérature, il se lance dans un surprenant tour du monde. Des clubs de jazz de Manhattan aux villages du Sri Lanka, de Dubaï au Luxembourg et du Ghana à l'Islande, il part à la recherche de l'homme qui, depuis plusieurs années, se cache derrière l'auteur culte. Il se met aussi, sans le savoir, en quête de lui-même...

Loin du roman initiatique traditionnel, quelque part entre les univers de Francis Scott Fitzgerald et de Wes Anderson, Kristopher Jansma livre dans *La Robe des léopards* une variation pleine d'invention et d'esprit sur l'art du roman. Au fil des pages, les histoires s'imbriquent, réalité et fiction s'échangent leurs détails, tandis que le narrateur prend un malin plaisir à brouiller sans cesse les règles du jeu. Où est la vérité ? Peu importe. "Toutes les histoires sont vraies, mais ne le sont qu'ailleurs."

KRISTOPHER JANSMA

Kristopher Jansma vit à New York. La Robe des léopards est son premier roman.

Titre original :
The Unchangeable Spots of Leopards
Éditeur original :
Viking, New York
© Kristopher Jansma, 2013

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02803-9

Kristopher Jansma

La robe des léopards

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

Jacqueline Chambon

pour Leah

Tous les bons livres sont pareils. Ils sont plus vrais qu'aurait pu l'être la réalité.

ERNEST HEMINGWAY

La vérité, tout comme l'or, ne peut être obtenue en la faisant croître mais en nettoyant tout ce qui n'est pas de l'or.

LÉON TOLSTOÏ

Si vous pensez être l'auteur de ce livre, vous êtes prié de contacter Haslett & Grouse Publishers (New York, New York) dans les meilleurs délais.

Note de l'auteur

Certes la vérité est belle, mais les mensonges le sont aussi.

RALPH WALDO EMERSON

J'ai perdu tous les livres qu'il m'est arrivé d'écrire. J'ai perdu le premier ici même, dans le terminal B, où j'ai débuté ma carrière d'écrivain il y a vingt-huit ans, après l'école et pendant les vacances, en attendant le retour de ma mère, partie distribuer des cacahuètes grillées au miel à cinq mille mètres d'altitude.

Je m'asseyais sagement, juste là, au Phil's Coffee Hub sous l'œil vigilant de Mlle Barlow, ou au comptoir en formica du W. W. Gould's Good Eats avec Mme DeSantos, ou encore sur un tabouret dans l'étroit kiosque à bijoux de Mme Nederhoffer. Tous ces gens ont disparu, et j'ai à présent l'âge qu'ils avaient à l'époque.

C'était une période bénie – celle où je n'étais pas encore écrivain. Grâce à M. Humnor, le corpulent gérant d'Emerson Books, j'avais une provision

infinie de livres, et je prenais aussi beaucoup de plaisir à espionner M. Bjorn, qui tenait le Ten-Minute Timepiece Repair.

De tout le terminal B, M. Bjorn était le seul à porter un costume trois pièces avec un vrai nœud papillon. Il plissait constamment ses vieux yeux – sûrement à force d'examiner de minuscules mécanismes horlogers à longueur de journée. Quand il ne réparait pas des montres, il lisait le grand journal de la ville de New York, debout. Je voulais lui ressembler quand je serais grand.

On s'est parlé pour la première fois le lendemain de mon huitième anniversaire. Afin que je sache toujours à quel moment elle rentrerait, ma mère m'avait donné une montre en or que quelqu'un avait oubliée sur un de ses vols. Le bracelet faisait trois fois le tour de mon poignet, et donc notre première démarche a été d'en faire ôter des maillons.

Quand je lui ai tendu la montre, M. Bjorn a émis un sifflement d'admiration et l'a essuyée avec soin pour enlever les petites traces de doigt dont je l'avais déjà recouverte.

« C'est un sacré morceau pour un garçon de ton âge. Dis-moi, comment tu t'appelles, petit ? »

Je n'ai même pas osé ouvrir la bouche. Ma mère lui a fait son grand sourire, puis a regardé sa montre pour voir combien de temps il lui restait avant son prochain vol. « Vous avez remarqué qu'il n'y a pas la moindre pendule dans cet endroit ? »

La voix grave de M. Bjorn s'est faite toute douce quand il s'est adressé à ma mère. Elle avait le chic pour faire rougir les hommes et les forcer à regarder le bout de leurs chaussures.

« Oui, madame. C'est pour éviter que les passagers s'énervent à cause des retards. Il y a une rangée de dix pendules dans le terminal A. Mais aucune d'elles n'est réglée sur l'heure normale de l'Est. »

J'écoutais de toutes mes oreilles, car je n'avais jamais mis les pieds dans le terminal A. Ma mère faisait rarement les vols internationaux et ne connaissait là-bas personne disposé à s'occuper de moi. Maintes fois j'avais rêvé du terminal A. Je l'imaginai identique au terminal B, mais inversé – un terminal miroir, où les gens faisaient tout à l'envers. À moins que, s'il s'agissait du A, et que nous étions le B, alors c'était l'original et nous la copie. J'étais peut-être le verso d'un autre garçon, dont la vie était l'inverse de la mienne.

Ma mère a grondé M. Bjorn pour lui avoir donné du « madame » tandis qu'il glissait à mon poignet le bracelet tout juste raccourci. Il m'a tendu les mailons superflus dans un petit sac en plastique hermétique. « Garde-les précieusement. Si tu en prends bien soin, cette montre vivra plus longtemps que moi, et que toi, si ça se trouve. »

Mon reflet était tout petit dans ses courbes dorées. « D'accord », ai-je dit.

Après ça, environ une fois toutes les semaines, j'allais voir M. Bjorn et, s'il n'était pas trop occupé, il ouvrait ma montre pour inspecter ses mécanismes.

« Ça, là, c'est le tourbillon, et voilà le spiral, au fond. Et ce que tu vois là, c'est l'échappement. » Son doigt était pointé sur un bras en forme d'ancre qui se balançait de droite à gauche, tandis qu'un rouage à minuscules crénelures tournait en dessous de lui.

« C'est ce qui produit le tic-tac que tu entends. » Le petit rouage luttait contre l'ancre. Au bout d'une seconde, il avait rassemblé assez de force pour tourner d'un cran, avant de s'arrêter à nouveau. Je lutte, je tourne, je m'arrête. Et je recommence.

« À chaque fois, il tourne d'un cran, et une seconde passe.

– Elle va où ? » Le balancier a cliqué.

Il m'a adressé un clin d'œil. « Elle s'échappe. C'est pour ça qu'on appelle cette pièce l'échappement. »

J'observais le mécanisme sans pratiquement cliquer des yeux. Je pensais que si je regardais d'assez près, je découvrirais où elles s'en allaient.

Parfois, je me contentais d'écouter son tic-tac, assis. À chaque tic, le retour de ma mère se rapprochait d'une seconde. À chaque tic, j'étais plus vieux d'une seconde. À chaque tic, je gribouillais un nouveau mot dans l'un des nombreux carnets que me donnait M. Humnor.

Je n'étais pas écrivain – pas encore, évidemment – mais j'écrivais. Depuis l'époque où mes pieds ne touchaient pas encore le sol en lino, je jetais sur le papier des bribes sur l'étrange défilé qui traversait le terminal B : les passagers, les pilotes, les gens venus à leur rencontre. Je me suis mis à tout noter pour pouvoir dire à ma mère ce qu'elle avait raté pendant son absence. Tous les jours, je voyais des tas de gens nouveaux, qui se ruaient vers tel ou tel endroit pendant que je restais immobile. Malgré toutes ces heures passées dans le terminal B, je n'avais jamais pris l'avion – pas une seule fois. Comme toutes ces secondes dans ma montre, je me demandais vers où

ces gens s'échappaient. Mais entre les arrivées et les départs, je m'ennuyais, et il m'arrivait d'inventer des personnages, histoire de voir si ma mère pourrait détecter, parmi les personnes réelles en transit dans le terminal B, la fausse dame en veste rose avec un hamster dans son bagage cabine.

Peu de temps après avoir eu la montre en cadeau, j'ai écrit mon tout premier livre, *Les Voleurs de sachets roses*, roman à suspense illustré de vingt-deux pages. C'était l'histoire d'un garçon détective, dont on ne connaît pas le nom, à qui le chef de la police aéroportuaire fait appel pour découvrir qui peut bien voler tous les sachets roses d'édulcorant artificiel dans les restaurants du terminal. Ingénieux, le détective se cache dans une poubelle et attend patiemment que le cerveau du crime se manifeste. Toute la journée, le garçon subit le déluge des détritiques que les voyageurs jettent sans le savoir sur sa tête. Mais il est déterminé, et sa persévérance finit par payer. À la lumière de la pleine lune, le détective remarque deux silhouettes suspectes qui rôdent. Il leur fait face et découvre qu'il s'agit de Xavier et Yvette D'Argent, frère et sœur issus d'une riche famille qui vient d'arriver en ville. Ils avouent. Ils disent avoir volé les sachets d'édulcorant pour assouvir une terrible dépendance contractée au cours de leur enfance oisive à Paris. (J'avais appris quelques trucs en laissant traîner une oreille quand Mme DeSantos parlait de ses fils.) Finalement, le garçon, ému par leur histoire, accepte de garder le secret, mais ils doivent en échange rendre l'édulcorant, promettre de ne plus voler et s'engager à consulter leurs parents à propos des traitements possibles. Mais alors

que l'histoire semble s'achever sur une note salubre, le détective se remémore ses heures de souffrance dans la poubelle. Et donc, à la page suivante, on le voit dire au chef de la police aéroportuaire qu'il n'a pas pu trouver les coupables, et il s'en va avec une valise qui contient tout l'édulcorant subtilisé. Un bref épilogue nous apprend que le détective vend ensuite les sachets roses au marché noir, prend sa retraite, et que Xavier et Yvette, guéris, deviennent ses meilleurs amis, à présent qu'il est aussi riche qu'eux.

Les Voleurs de sachets roses a été unanimement encensé par les femmes du terminal et, l'espace de quelques jours, j'ai goûté à ce que pouvait être la célébrité d'un écrivain. Mais je n'étais pas tout à fait écrivain – pas encore. M. Humnor a dit que si on en fabriquait plusieurs exemplaires et qu'il les vendait dans son magasin, on pourrait partager les bénéfices. Une nuit ou deux, j'ai rêvé des centaines de dollars que ça me rapporterait – peut-être même qu'il y aurait assez pour que ma mère prenne sa retraite et qu'on voyage aux quatre coins du pays en avion.

Il restait une personne à qui je n'avais pas montré le livre – M. Bjorn. De toutes mes connaissances, c'était son avis positif à lui que j'espérais le plus vivement. Je l'ai observé pendant des jours, guettant mon heure, et puis j'ai fini par y aller, un mardi après-midi calme de cet été-là. Perché sur sa chaise pliante, il semblait plus effrayant que jamais.

« Ça y est, tu as grandi ? Il faut qu'on remette des maillons à ton bracelet ?

– J'ai écrit un livre, ai-je dit humblement en le lui tendant.

– Voyez-vous ça », a-t-il répondu en plissant les yeux vers l'objet. Ses mains tremblaient et il se raclait sans cesse la gorge.

« Vous pourriez le lire », ai-je insisté en le poussant vers lui.

Il l'a pris dans ses mains en faisant mine d'admirer le titre et l'illustration de couverture, et a émis un sifflement que je connaissais bien. « J'y jetterai un œil dès que j'en aurai fini avec mon journal. Reviens dans une heure, fiston. D'accord ? »

J'ai acquiescé, content de le voir sourire. « Un livre, s'est-il esclaffé en le posant. Y en a qui ont des envies d'éternité, on dirait. »

Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire par là, mais je m'en fichais. J'ai traversé le hall dans l'autre sens, ivre de bonheur, et ne me suis arrêté de courir qu'une fois à Emerson Books, où j'ai chipé trois barres chocolatées tandis que M. Humnor faisait semblant de ne pas me voir. J'ai campé là, sous le présentoir tournant des romans à l'eau de rose, à regarder les aiguilles de ma montre progresser lentement, au rythme des tic-tac de plus en plus sonores de l'échappement.

Lorsque la soixantième minute a fini par s'échapper, je suis sorti en trombe du magasin et j'ai suivi un troupeau de passagers jusqu'à l'autre bout du terminal. En arrivant, j'ai été surpris de trouver tout un attroupement autour de la boutique de M. Bjorn. Mlle Barlow, Mme DeSantos et Mme Nederhoffer étaient toutes là, mais M. Bjorn, non. Sa chaise pliante était par terre, sur le flanc. À côté, en tas froissé, son journal.

« La tocante du pauvre vieux s'est arrêtée, comme ça », a dit quelqu'un d'une voix rêche. C'était un policier – une boule bleue aux cheveux ras –, il tenait mon livre à la main. Et il riait. Pas comme M. Humnor. Mais plutôt comme s'il pensait à une chose affreuse. Et tous mes gardiens de jour étaient plantés là, à le laisser rire.

« Est-ce que ce truc était au vieux bonhomme ? a demandé l'agent sans se départir de son horrible sourire.

– Non, a dit Mme Nederhoffer. C'est au petit garçon, là. Sa mère est hôtesse de l'air, elle le laisse ici toute la journée, comme si c'était un genre de garderie.

– On s'occupe tous un peu de lui, est intervenue Mme DeSantos. Mais franchement, il ne se passe pas un jour sans que je craigne un enlèvement. »

Mlle Barlow a donné de la voix pour dire que si jamais ça arrivait, ça ne lui ferait ni chaud ni froid.

L'agent a ri – comme s'il toussait, ou qu'il aboyait. « Pas de père ? »

Aussitôt, toutes les dames sont parties d'un grand rire haut perché, comme si c'était leur sujet de moquerie préféré. Elles ont commencé à parler en même temps, et j'ai entendu de vilaines choses avant d'avoir le temps de coller ma montre contre mon oreille. Bientôt, je n'ai plus entendu que son tic-tac. J'étais là, dans une sombre forêt de genoux, à écouter les secondes, à vouloir m'échapper. Et alors, comme si c'était le cadet de ses soucis, le policier a jeté mon livre dans la poubelle la plus proche. Les dames n'ont même pas remarqué.

Je me suis enfui à toutes jambes. Au début, j'ai voulu retourner me cacher chez M. Humnor, mais j'ai trouvé que ce n'était pas assez loin. Tandis que je dévalais l'escalator, le hall grandissait autour de moi, et en contrebas les tapis roulants serpentaient, chargés des bagages qu'attendaient des foules de gens. J'ai continué à courir, dépassé la grande enseigne orange de location de voitures, franchi les portes tambour en verre. Sur le trottoir, je suis passé devant les taxis et les agents de piste, avec leur casquette rouge. Je ne savais pas où j'étais ni où je voulais aller. Où que ce soit, j'avais envie de rejoindre ma mère, ou bien l'endroit où M. Bjorn était parti. Je voulais aller où les secondes disparaissaient.

Je me suis arrêté quand j'ai vu un panneau dirigé vers l'intérieur qui disait « TERMINAL A ». Timidement, je suis entré et l'escalator m'a emmené au niveau du hall. Enfin, j'allais le voir. Le terminal A. J'allais peut-être tomber sur M. Bjorn, venu remonter les pendules, avec son sourire sérieux. Les petites tables rondes étaient les mêmes que dans le B. Le lino aussi, les fenêtres zénithales tout là-haut. Mais il n'y avait pas d'Emerson Books. Ni de Phil's Coffee. Pas de W. W. Gould's, pas plus que de Ten-Minute Timepiece Repair. Il n'y avait pas de M. Bjorn.

J'ai fini par m'asseoir par terre, sous une longue rangée de pendules. Il y en avait dix – toutes rigoureusement identiques, à part un petit écriteau qui portait le nom d'une ville. J'en avais croisé certaines dans mes lectures – comme Paris, d'où venaient Yvette et Xavier. Pour les autres, j'en avais entendu parler : Mexico par exemple, où Mme DeSantos était

née. Je savais que c'étaient des villes très lointaines. Et l'heure qu'il y était différait de celle qu'indiquait ma montre. À Mexico, ils avaient toujours une heure en moins. Si j'avais été là-bas, alors M. Bjorn serait encore là.

Je suis resté assis à écouter leur doux tic-tac. À l'intérieur de chacune d'elles se trouvaient les mêmes petits mécanismes que dans ma montre, qui luttaient, tournaient. J'écoutais les secondes s'échapper. Et alors j'ai compris que chaque seconde s'échappait simplement vers une autre pendule, encore plus lointaine, et qu'elles ne faisaient que ça, s'échapper, encore et encore, pour l'éternité.

Donc. Voilà comment j'ai perdu mon tout premier livre. J'en ai perdu trois autres depuis : un roman, un roman court et une biographie. Le premier se désintègre lentement mais sûrement dans les eaux noires d'un lac. Le deuxième est entre les mains d'une femme que j'aime et que je ne reverrai jamais. Le troisième est dans une décharge africaine, enveloppé dans les lambeaux ensanglantés de ma veste en tweed, dont une poche abrite toujours ma montre en or.

Seuls me restent quelques fragments, que j'emporte dans tous mes voyages. Assis dans le terminal B, je les aligne côte à côte, j'essaie de faire en sorte qu'ils composent une forme de vérité. Mon regard se perd dans les marges qui les séparent – 2,5 centimètres de chaque côté, mais ça pourrait aussi bien être le Grand Canyon. Pourtant, j'ai la conviction que quelque part dans cet espace vide, entre mes mensonges et mes inventions, se niche la vérité.

Il me vient à l'idée, alors que je finis d'écrire ceci, que ces histoires rescapées ne sont pas tellement différentes des fameuses pendules du terminal A. Chacune d'elles nous donne une indication de l'heure qu'il est, mais ailleurs. Et entre chacune d'elles, on peut, si on le désire, déterminer l'heure d'ici.

Toutes ces histoires sont vraies, mais ne le sont qu'ailleurs.

